

LE SULTAN MOULAY ISMA'IL
ET LES
BERBÈRES ŞANHAJA DU MAROC CENTRAL

Le Lieutenant Reyniers publie d'autre part un texte qu'il a découvert dans le Moyen Atlas et il a bien voulu nous autoriser à en faire l'objet de cette étude et à en donner ici une traduction ¹. Ce texte est une simple copie effectuée en 1928 par Si Brahim Naşiri, un des marabouts de la Zawwiya ech Chikh, filiale de Tamgrout, située à une trentaine de kilomètres à l'est de Qaşba Tadla.

Son auteur y décrit le rôle politique joué dans le Maroc central, sous le règne de Moulay Isma'il, par un marabout, Sidi bou Ya'qoub, dont le tombeau est encore l'objet d'une certaine vénération dans la haute vallée de l'oued Gheris ². A l'en croire, ce personnage aurait été, semble-t-il, un des premiers héritiers de la fameuse Zawwiya de Dila, avant l'apparition des Amhaouch et avant les Derqawa ³.

Si Brahim Naşiri prétend qu'il n'a reproduit là qu'un

1. Nous le remercions de nous avoir facilité ce travail et de nous avoir aidé, par sa connaissance de la région d'Aghbala, à la traduction de son texte.

2. L'Oued Gheris prend sa source sur le versant sud du Haut Atlas central et arrose en particulier la palmeraie du Tafilelt avant de former avec l'oued Ziz la Daoura et de se perdre dans le désert.

3. Cf. à ce sujet MICHAUX-BELLAIRE, *Note sur les Amhaouch et les Ahan-sal*, in *Archives Berbères*, 1917, vol. II, fasc. 3, p. 209.

fragment d'une œuvre composée peu de temps après la mort de Moulay Isma'il par le Chikh Sidi Ahmed ben Naşer de Tamgrout. Il semble qu'il s'agisse dans son esprit de Sidi Ahmed ben Mhammed, dit le Khalifat, dont on connaît un récit de voyage en Orient. On sait que ce personnage fut en relations suivies avec le grand sultan 'alawite et qu'on lui doit l'organisation définitive de la confrérie des Naşiriyn dont il fut le grand maître à partir de 1674¹. Cependant, outre que son nom est un peu une étiquette, comme celui de Moulay Isma'il ou celui du « sultan noir », sous laquelle on place volontiers toutes les œuvres d'origine obscure, le *Tal'at el mouchtari*² le fait mourir en 1717, dix ans avant Moulay Isma'il. D'autre part, le texte de Si Brahim signale l'exil des Ait Imour dans le Haouz de Marrakech; or, si les traditions du Moyen Atlas attribuent cette mesure à ce même sultan, le *Kitab el Istiqşa*³ la situe seulement en 1824, sous Moulay 'Abderahman. De son côté, Ez'Zayyani, qui par son origine avait des raisons de s'intéresser particulièrement au Maroc central et dont l'œuvre se termine en 1812, ne mentionne pas cet événement⁴; la date donnée par Es Slawi paraît donc pouvoir être admise et les dires de Si Brahim Naşiri sont alors très probablement erronés.

Faut-il alors attribuer son document à Sidi Ahmed ben Boubeker, le prédécesseur du chef actuel des Naşiriyn, mort en 1919, ou à l'historien des 'Alawites Sidi Ahmed ben Khaled? Ces hypothèses sont absolument invraisemblables; le style en est trop incorrect et l'auteur paraît avoir une connaissance trop profonde de la région de Tadla et de la haute Moulouya : aucun de ces lettrés ne

1. LÉVI PROVENÇAL, *Les historiens des Chorfa*, pp. 291-292. BODIN, *La Zaouia de Tamgrout*, in *Archives Berbères*, vol. III, fasc. 4.

2. d'Ahmed ben Khaled Naşiri es Slawi.

3. Du même auteur (tr. FUMEY, in *Archives Marocaines*, t. X p. 113).

4. *El Torjman el mo'arib*, tr. HOUDAS (*Le Maroc de 1631 à 1812*).

paraît en effet avoir habité cette partie du Maroc. On peut croire plutôt que ce soit l'œuvre d'un descendant de Sidi bou Ya'qoub ou de quelque *taleb* de la montagne, sans qu'il soit possible de préciser davantage.

.

Bien qu'il semble ainsi postérieur d'un siècle au moins aux événements qu'il rapporte, puisqu'ils sont presque tous contemporains du règne de Moulay Isma'il (1672-1727), il serait téméraire sans doute de ne pas accorder une certaine créance à ce nouveau texte, chaque fois qu'il n'est pas manifestement dans le domaine de la légende. Peut-être son auteur a-t-il utilisé des œuvres plus anciennes ou rapporte-t-il seulement des faits conservés par la tradition des montagnards; en tout cas ses dires sont fréquemment confirmés par la situation actuelle des tribus dont il raconte les migrations, par la croyance populaire et par les chroniques qui constituent pour nous les sources de l'histoire de cette époque; ils complètent même parfois ce que nous savions déjà et y ajoutent un certain nombre de faits nouveaux. Il est seulement regrettable qu'aucune date ne nous permette de les situer avec précision. En somme, à condition de l'utiliser avec prudence et parfois d'interpréter sa version des événements, il ne semble pas que la contribution de ce document à notre connaissance du passé soit négligeable, si localisée qu'elle soit dans l'espace et dans le temps.

La vie de Sidi bou Ya'qoub, au moins dans le passage qui nous est parvenu, n'est en effet qu'un prétexte à un développement qui dépasse considérablement ce personnage. En réalité, c'est une phase de la politique des 'Alawites dans le Moyen Atlas qu'il décrit; c'est aussi une partie de l'histoire du peuplement du Maroc central qu'il

éclairer pour nous et comme tel, son témoignage est particulièrement intéressant. Notre documentation sur le passé du Maroc demeure encore trop incomplète, en effet, pour permettre actuellement d'écrire autre chose qu'une histoire de ses dynasties. Cependant on a signalé souvent déjà l'inconvénient de cette solution d'attente qui pourrait entraîner un rapprochement quelque peu factice entre la constitution de l'Empire Chérifien et celle des États européens. Dès 1911, M. Le Chatelier opposait au Maroc politique makhzen et politique de tribus¹. Depuis, des études relativement nombreuses ont été consacrées à des monographies de tribus et nous ont donné déjà bien des aperçus nouveaux, mais elles restent fragmentaires et n'autorisent pas encore une œuvre complète de synthèse. Elles font souhaiter du moins que les recherches historiques évoluent dans le sens qu'elles ont indiqué et rétablissent ainsi un équilibre actuellement détruit en faveur des souverains.

Dès leur apparition en effet, toutes les dynasties maghrébines se sont détachées des confédérations qui avaient favorisé leur accession au pouvoir ou les ont décimées à leur service. Reconnus souvent en tant que chefs religieux, les sultans sont alors devenus dans l'ordre politique un élément presque uniquement parasitaire, constamment en marge de la grande majorité des peuples qu'ils gouvernaient et qu'ils ont gênés dans leur évolution beaucoup plus qu'ils ne les ont guidés. Ce divorce qui semble irrémédiable entre eux et leurs sujets et qui apparaît si différent du rôle joué en France par exemple par les premiers Capétiens, n'est pas surtout imputable aux souverains du Maghreb dont beaucoup furent incontestablement de grands rois et auraient pu sans doute réaliser ailleurs une œuvre stable. Il procède de causes

1. *Revue du Monde Musulman*, vol. XIII, pp. 463-485.

singulièrement plus profondes. Ce que M. Gautier¹ appelle la conception « biologique » de la patrie chez l'indigène Nord-Africain, conception qui ne reconnaît que les liens du sang (réels ou considérés comme tels) et qui s'oppose si totalement à notre conception territoriale de l'Etat, est évidemment ici le facteur primordial : quelle que soit l'origine d'une dynastie, son autorité politique ne peut être reconnue d'emblée que par une minorité. Cette conception s'est plus particulièrement synthétisée dans l'opposition des deux races arabe et berbère et dans celle, non moins vive, des différentes familles berbères entre elles, Maşmouda, Şanhaja, Zénètes. Il faut en outre faire intervenir les institutions politiques traditionnelles de ces dernières : généralement basées sur un principe oligarchique, elles sont, de plus, uniquement adaptées à des sociétés de forme « moléculaire », dépassant rarement quelques centaines de familles et évoluant seulement dans le cadre restreint où ces institutions sont viables. Sans doute rencontre-t-on parfois des fédérations plus hautes, des groupements de tribus, mais elles n'ont essentiellement pour but, dans l'esprit de chacun des associés, que la liberté de ces trois ou quatre cents familles qui constituent la patrie. Aussi n'existent-elles réellement que dans la mauvaise fortune, dans un esprit de résurrection et de libération ; elles ne résistent guère à la victoire et l'édifice péniblement construit s'effrite et disparaît bientôt sous l'action des haines de tribus. Enfin, l'importance de l'élément nomade si considérable il y a quelques siècles encore au Maroc, avec une prédominance nette du peuplement saharien, plus indépendant encore et plus anarchique que les autres, a été un obstacle constant à la politique des sultans. Trop pauvres ou trop peu travailleurs pour se contenter de leurs troupeaux, ces

1. *Les siècles obscurs du Moghreb*, p. 86.

errants ont toujours vécu en grande partie de l'insécurité du pays, du pillage, de la domination des sédentaires ; toujours avides de nouvelles terres de parcours ou de nouveaux théâtres d'exploits, ils n'ont jamais eu que faire d'un pouvoir central. Leur souverain à eux ne peut être qu'un conquérant, pourvoyeur infatigable de nouvelles richesses : un Yousef ben Tachfin, un Gengis Khan. Dès qu'un sultan se stabilise dans ses gains, dès qu'il abandonne la vie des tentes pour celle des palais, dès qu'il établit des frontières, des impôts, des postes de garde le long des pistes, les nomades sur qui il a pu s'appuyer d'abord deviennent les plus encombrants de ses sujets, comme il devient un obstacle lui-même à la seule vie qu'ils veulent mener.

On comprend dès lors que la plupart des dynasties aient cherché un piédestal en marge de la vie politique des tribus, sur le seul plan où une unanimité était susceptible de se faire, sur le plan de l'Islam : presque toutes ont été maraboutiques ou chérifiennes. Mais là encore il faudrait décrire l'âpreté des luttes religieuses au Maghreb et le rôle dissolvant des confréries pour montrer que cette base n'était guère plus solide que les autres.

Chacun de ces points mériterait à lui seul d'être développé ; on comprendrait ainsi pourquoi les plus grands sultans n'ont jamais été que des « conquérants intérieurs », selon le mot que M. Funck-Brentano applique en France aux Carolingiens, et que les plus médiocres ont dû se résigner à concevoir leur empire simplement comme une source de revenus ¹. « C'est un Etat, dit

1. « Les roys de Fez, de Maroc et de Taflet, écrit MOUETTE à la fin du xvii^e siècle (*Histoire des conquêtes de Mouley Archy*, in Cte H. DE CASTRIES, *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc*, 2^e série, France, II, p. 164) n'ont aucun domaine. Tous leurs biens sont les dixmes, leurs garammes ou tailles extraordinaires qu'ils font payer à leurs sujets », et il ajoute : « Quand les royaumes demeurent sans roys, comme avant les usurpations de Mouley Archi... c'est pour lors que la Barbarie est riche et abondante de toutes choses. »

d'Avity au xvii^e siècle, qui ne peut demeurer en un estre ¹. »

Sans doute aurait-on tort de minimiser l'influence des dynasties : elle n'a pas été négligeable malgré tout, mais, nous l'avons dit déjà, elle s'est presque uniquement exercée en réaction de l'évolution de leurs peuples et c'est pour cette raison que leur histoire seule, sans contrepartie, fausse réellement notre conception du passé. C'est en effet seulement au moment de l'apparition de chacune d'elles qu'elle acquiert un sens profond, parce que leur accession au pouvoir marque souvent la cristallisation des aspirations de tout un groupe de tribus, mais ce moment est fugitif. Dès que leur autorité s'efforce de déborder ce groupe de fidèles, les sultans entrent en lutte contre des forces obscures et en quelque sorte inconscientes, mais aussi d'une puissance irrésistible et qui ne désarmeront plus. Certains d'entre eux, les plus grands, auront comme une intuition de ce qu'elles sont et chercheront, en vain d'ailleurs, à les utiliser, mais la plupart en recevront les coups en aveugles. Ce qu'on peut deviner à travers les pages trop rares que les chroniqueurs ou les géographes consacrent aux tribus, à travers les archives trop peu prospectées encore des Zawwiyas et des vieilles familles, à travers les traditions et les légendes du pays, à travers l'histoire même de notre occupation, montre que ces forces non seulement ont existé, mais vivent encore, qu'elles sont ordonnées, logiques, singulièrement semblables à elles-mêmes à travers les siècles : Berbères Maşmouda, Şanhaja et Zénètes, Arabes Ma'qil ont eu leur passé bien à eux, leur évolution propre, que l'action des sultans a pu retarder, gêner, mais qu'elle a été impuissante en définitive à discipliner. C'est donc bien vers une histoire des tribus du Maroc ou tout au moins vers

1. Cité par le Cte H. DE CASTRIES, *loc. cit.*, 1^{re} série, France, II, p. 237.

une histoire de ces grands groupements que nous devons tendre, semble-t-il. Sans doute la tâche est-elle ardue : les documents indigènes et européens dont nous disposons pour reconstituer ce passé ne sont presque tous eux aussi que des chroniques dynastiques. Toutefois les révoltes qu'ils signalent et qui parfois débordent l'Empire et lui suscitent de dangereux rivaux, sont des indications précieuses que les archives de la montagne et des oasis nous permettront sans doute de compléter¹, avec ce guide sûr que demeure encore *l'Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun. Et c'est dans ce sens surtout que le texte de Si Brahim Naşiri nous a paru mériter de n'être pas laissé dans l'ombre.

*
* *

Nous avons dit que ce manuscrit décrivait un épisode de la lutte de Moulay Isma'il contre les tribus Şanhaja du Maroc central. Pour suivre le développement de celle-ci et le replacer ainsi dans son cadre, il est nécessaire de remonter un peu plus haut dans l'histoire du Maroc et de dire un mot de ce groupement berbère et des débuts de la dynastie 'Alawite.

Les Şanhaja sont depuis des siècles dans le Moyen Atlas, le Haut Atlas central² et le Sahara occiden-

1. Partout où un pouvoir central n'a pas concentré sur lui les œuvres indigènes les plus importantes et par conséquent les recherches des historiens européens, en Mauritanie par exemple ou au désert, on sait qu'il a été possible de découvrir un certain nombre de chroniques locales (cf. notre *Esquisse d'une histoire du Sahara occidental*, in *Actes du VII^e Congrès de l'Institut des Hautes Études Marocaines*, Hespéris, 1930). Les quelques sondages effectués déjà au Maroc permettent dès maintenant d'affirmer qu'il en sera de même dans toutes les régions où l'autorité des sultans ne s'est exercée que d'une façon passagère.

2. Les Şanhaja occupent aujourd'hui une longue bande de territoire, sensiblement orientée nord-sud, qui a son unité linguistique et qui s'étend de Rabat, de Meknes et de Fes jusqu'au Sahara : c'est le pays des Zemmour, des Gerwan, des Zayyan, des Ait Mgild, auxquels il faut peut-être ajouter les Zaer et les Ait Ndir (ou Beni Mdir) ; les confédérations du Moyen Atlas central et occidental et du Haut Atlas central,

tal¹. Longtemps leurs mouvements de transhumance les ont fait osciller entre ces régions complémentaires et les ont entraînés sans doute au delà, jusqu'aux plaines atlantiques, par ce mouvement instinctif qui a constamment porté du désert à la Méditerranée les tribus nomades de l'Afrique du nord. Puis peu à peu une sorte de sélection a dû s'opérer et certains se sont plutôt axés vers la haute chaîne, tandis que d'autres s'orientaient vers les steppes du Soudan. L'établissement au Maroc de la dynastie des Almoravides (1055), qui sortait d'une de leurs fractions de Mauritanie, dut favoriser quelque temps leur extension, mais sa chute rapide entraîna leur asservissement ou leur exil. La grande invasion arabe du XIII^e siècle vint en outre leur interdire l'accès de la région des plaines et consacra la scission des montagnards et de leurs frères du désert, par sa mainmise sur les oasis; les uns et les autres eurent désormais leur évolution propre. Sous les Almohades (1147-1269) et les premiers Mérinides (à partir de 1269), les Şanhaja de l'Atlas, désormais cantonnés dans leur âpre pays, furent soumis à ces sultans qui appartenaient à des tribus traditionnellement ennemies des leurs, et ils servirent même parfois dans leurs armées. Ayant perdu leurs terres les plus riches², ils furent en outre victimes des exactions des Arabes, qui étaient devenus les agents de commandement et les collecteurs d'impôts des souverains. Peu à peu les motifs de rébellion s'étant accumulés en eux et la décadence du pouvoir s'affirmant chaque jour,

Ait Oumalou et Ait Yafelman, en font partie ainsi que certaines tribus vivant au nord, au sud et à l'est de Sefrou, jusque dans les montagnes des Ait Warain, au sud de Taza. Tout cet ensemble est prolongé vers le sud par la grande confédération des Ait 'Atta qui a son centre dans le Jbel Saghro et qui participe à la fois à la vie des grands nomades du désert et à celle des transhumants de la montagne.

1. Au Sahara les Şanhaja forment le fond d'un certain nombre de tribus Maures et Touaregs.

2. « Les Arabes, écrivait MOUTTE à la fin du XVII^e siècle (*loc. cit.*, p. 165) demeurent sous de méchantes tentes dans les plaines où sont les meilleures terres à cultiver, en ayant chassé les Barbares ».

ils finirent par se libérer et, vers le milieu du xiv^e siècle, ils avaient recouvré leur indépendance ¹ ; au début du xv^e, ils portaient leurs razzias jusqu'à la plaine du Tadla ² et vers 1515, Léon l'Africain les décrit tout à fait maîtres chez eux et infligeant un véritable désastre à une expédition qui s'est risquée à les attaquer ³. Or, à cette époque, toute une propagande religieuse avait été entreprise par des marabouts, installés dans l'Atlas ou en bordure du Sahara, pour libérer le Maghreb des derniers Mérinides, accusés de faiblesse dans la défense des intérêts de l'Islam : de fait, Espagnols et Portugais venaient de conquérir toutes les villes de la côte, tandis que les Juifs prenaient une importance croissante dans le gouvernement et que les Arabes, soutiens du pouvoir, étendaient sans sanctions leurs déprédations sur toutes les pistes. Les Şanhaja se rallièrent naturellement à ce mouvement ⁴, beaucoup moins sans doute par esprit d'opposition aux Mérinides, dont l'autorité avait cessé de les gêner, que parce qu'ils espéraient ainsi prendre leur revanche sur les Arabes et retrouver la jouissance de leurs anciens pâturages.

Les marabouts réussirent en définitive à amener au pouvoir la dynastie chérifienne des Sa'adiens (vers 1539), mais celle-ci ne tarda pas à décevoir ses partisans, en reprenant à son compte la politique de ses prédécesseurs et en gouvernant par les Arabes, plus dociles que leurs adversaires. Alors les Şanhaja poursuivirent leurs buts en dehors d'elle. Marmol écrit ⁵ vers 1570 qu' « ils ne sont sujets qu'autant qu'il leur plaist, parce qu'ils ne craignent

1. Vers 1340, ils fournissaient encore des postes de garde à Marrakech. Cf. EL'OMARI, *Masalik el Abşar*, tr. GAUDEFRY-DEMOMBYNES p. 185.

2. De l'aveu d'indigènes prisonniers des Portugais. Cf. COUR, *la Dynastie marocaine des Beni Wallas*, p. 43.

3. LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, éd. Schefer, I, pp. 310-313.

4. COUFOURIER, *Une description géographique du Maroc d'Ez Zyani*, in *Archives Marocaines*, VI, p. 443.

5. *L'Afrique*, tr. PERROT D'ABLANCOURT, II, p. 164.

rien dans leur montagne et qu'estans maistres des avenues, personne ne les peut attaquer ». Bientôt cette indépendance devint agressive et au xvii^e siècle, ils purent constituer, à l'intérieur du Maghreb, un véritable royaume à eux, qui eut sa capitale à la Zawwiya de Dila¹ en bordure du Moyen Atlas, et à la tête duquel un des leurs, Moḥammed el Ḥajj ed Dilai, commanda tout le Maroc central avec Meknes et Fes. De là, la réaction contre les Arabes s'étendit jusqu'au Sahara et rétablit quelque peu la liaison rompue depuis des siècles entre les deux tronçons des Şanhaja. Alors ces derniers reprirent leur ancienne migration : du Tafilelt et du haut Dra', où ils s'étaient groupés en grandes confédérations, jusqu'aux portes des capitales du nord, tous entrèrent en mouvement à cette époque. A mesure que les tribus les plus septentrionales progressaient vers les plaines atlantiques, toutes les autres accourues du sud se pressèrent à leur suite et leur lente avance menaçait de submerger le Maghreb, quand apparut la dynastie des 'Alawites.

A côté du royaume de Dila, en effet, d'autres principautés religieuses s'étaient constituées : c'est ainsi qu'El 'Ayyachi tenait le Gharb, Salé et la Chawiya actuelle, et qu'Abou Ḥassoun Es Semlali dominait tout le sud de l'Atlas, de l'océan à Sijilmasa². De même, depuis plusieurs générations déjà, les habitants de cette dernière ville subissaient l'influence religieuse de Chorfa 'Alawites³, qui s'étaient installés au milieu d'eux et qui sans doute étaient devenus peu à peu, par le prestige de leur origine, les arbitres de leurs conflits et les protecteurs de la cité contre les pillages des Arabes. Devant la menace de Moḥammed el Ḥajj ed Dilai, qui songeait à s'étendre vers

1. On pense que Dila se trouvait à quelques kilomètres du poste actuel des Ait Ishaq, au sud de Khenifra.

2. On sait que Sijilmasa était, depuis le viii^e siècle, la capitale du Taflelt.

3. A. COUR, *L'établissement des dynasties des chérifs au Maroc*, p. 44.



le sud, et la carence du sultan sa'adien, l'un d'eux, Moulay ech Cherif, et plus tard son fils Moulay Mhammed, furent chargés de gérer les intérêts de la ville et d'en exercer le commandement, en marge des fonctionnaires d'Abou Hassoun, qui s'étaient fait détester.

El 'Ayyachi fut assassiné en 1641, Abou Hassoun pratiquement éliminé vers la même époque. Le Dilai demeura seul alors en présence du pouvoir naissant de Moulay Mhammed. Celui-ci, par son titre de descendant du Prophète, par la tradition sa'adienne dont il allait hériter, par ses premiers compagnons aussi sans doute, personnifia presque aussitôt l'ancien envahisseur arabe, soucieux de maintenir sa prééminence sur les Berbères et de conserver la jouissance de ses conquêtes; son adversaire au contraire appartenait par son sang aux Şanhaja, mais représentait surtout plus ou moins consciemment pour eux l'aboutissement victorieux de plusieurs siècles d'efforts pour reconquérir la libre disposition de leurs terres de parcours. Il était fatal qu'ils en vinsent à se heurter.

On sait mal la composition de l'armée du Chérif au début de sa fortune : le *Kitab el Istiqşa*¹ parle seulement des « gens de Sijilmasa et des environs », Zayyani² dit « les sahariens ». El Oufrani prétend³ qu'en 1637 il était suivi par des berbères Şanhaja et Dekhisa, à l'époque où sans doute il représentait pour eux un moyen de se libérer des fonctionnaires d'Abou Hassoun. Mais depuis des siècles déjà, tout ce qui n'était pas Arabe était considéré un peu comme de race inférieure et en tout cas comme de fidélité douteuse; et un descendant du Prophète devait sans nul doute répugner à chercher ses alliés en dehors de la race conquérante : il semble bien en somme qu'il

1. Es-SLAWI, *Kitab el Istiqşa*, tr. FUMET, in *Archives Marocaines*, IX, p. 19.

2. *Loc cit.*, p. 2.

3. *Nozhet el Hadi*, tr. HOUDAS, p. 420.

suivit l'exemple des Sa'adiens et ne tarda pas à utiliser presque exclusivement comme eux les Arabes Ma'qil¹, c'est-à-dire ceux du désert, qui à cette époque étaient encore assez puissants. Les Dwi Meni', qui forment un groupe de leurs descendants et qui nomadisent entre le Tafilelt et la Zousfana, associent aujourd'hui encore dans leurs légendes leur ancêtre éponyme El Mena' à un aïeul des souverains 'Alawites, Moulay el Hasan bel Qasem. Leurs tombeaux sont voisins, dit-on, près des ruines de Sijilmasa et y sont de leur part l'objet d'une semblable vénération². Les Dwi Meni' d'ailleurs paraissent bien avoir été depuis le xvii^e siècle les plus fermes appuis des représentants du sultan dans le sud, en particulier contre les Şanhaja Ait 'Aţţa³. C'est en tout cas chez les Arabes Ma'qil que les premiers successeurs de Moulay Mhammed ech Cherif allèrent chercher leurs contingents, chez ceux de la région d'Oujda⁴ et chez ceux du Sous et du Sahara occidental⁵, auxquels le sultan Moulay Isma'il était apparenté par une de ses femmes et qui semblent⁶ l'avoir

1. MICHAUX-BELLAIRE, *L'organisme marocain*, in *Rev. du Monde Musulman*, IX, p. 25.

Les Arabes Ma'qil, qui formaient l'élément le moins nombreux et le plus pauvre de l'invasion du xiii^e siècle, avaient longé la bordure septentrionale du désert en marchant vers l'ouest. Ils occupèrent ainsi toutes les oasis jusqu'à l'océan. A partir du xv^e, une partie d'entre eux se tourna vers le sud et envahit la Mauritanie et le Soudan.

2. BRENDT, *La Zousfana*, inédit.

3. Les Ait 'Aţţa sont formés de Şanhaja de la montagne et de Şanhaja du désert, auxquels sont venus se joindre quelques Arabes. Ils nomadisent entre l'Atlas, le Tafilelt, le haut Dra' et le Sahara et ont en outre un certain nombre de colonies fixées au sol sur le versant nord de la grande chaîne. Leur confédération fut fondée vers le milieu du xvi^e siècle sous l'égide des chorfa Beni Amghar de Tamesloht (est de Marrakech).

4. ES SLAWI, *loc. cit.*, IX, pp. 26-27, 41, 43.

ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 14.

On peut également noter l'accueil reçu par leurs expéditions chez les Arabes du Sud oranais (ES SLAWI, *loc. cit.*, pp. 78-79; ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 32).

5. ES SLAWI, *loc. cit.*, pp. 66-69, 76.

6. *Id.*, p. 76.

ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 32.

bien accueilli lors de son expédition de 1678 aux oasis du Jbel Bani et en Mauritanie¹; ils héritèrent en outre des tribus *guich*² sa'adiennes, qui étaient en majorité arabes ou berbères zénètes³.

On conçoit dès lors que les Šanhaja aient été, dès l'apparition des 'Alawites, leurs adversaires les plus farouches, puisque ceux-ci représentaient l'adversaire dont ils cherchaient depuis plusieurs siècles à se débarrasser.

Les premiers combats des 'Alawites contre les partisans de Dila furent des échecs. Moḥammed el Ḥajj ayant pris l'offensive contre le Chérif, le battit le 12 rabi I 1056 (28 avril 1646) à Elqa'a et entra à Sijilmasa où « les Berbères se portèrent à tous les excès⁴ ». Dans le traité qui suivit cette campagne, Moulay Mḥammed obtint bien le sud de l'Atlas, mais les Dilaites s'y réservèrent des enclaves sur les pistes principales : Qṣar es Souq, dans le Ziz, sur celle du Tafilelt à Fes, Qṣar Halima (vraisemblablement Gelmina), au Gheris, sur celle du Tafilelt à la Moulouya, Asrir du Ferkla sur celle de Marrakech⁵. Plus tard, Moulay Mḥammed réussit à prendre Fes le 29 juin 1650, mais il en fut chassé dès le 7 août par son adversaire et dut retourner dans le sud.

Cette première tentative malheureuse contre la Zawwiya l'engagea à s'orienter plutôt vers le Maroc oriental et septentrional avant de se mesurer à nouveau avec elle. C'est seulement seize ans plus tard qu'ayant pris Fes définitivement, son successeur Moulay er Rechid la renouvela et

1. Es SLAWI, *loc. cit.*

ZAYYANI, *loc. cit.*, pp. 31-32.

2. Les tribus dites *guich*, on le sait, sont des tribus dont tous les membres sont leur vie entière à la disposition du souverain. Dispensées d'impôts, elles sont établies sur des terres appartenant à la communauté musulmane et en acquittent le loyer en servant d'armée permanente.

3. Es SLAWI, *loc. cit.*, p. 55.

4. Id., p. 21-22.

5. Id.

ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 4.

pilla le territoire d'un groupe de partisans du marabout Dilai, les Ait Wallal des environs de Meknes¹. Moḥammed el Ḥajj lança aussitôt une expédition de représailles sur Fes, mais elle fut repoussée². Alors, Moulay er Rechid entreprit en montagne une action politique sur les Şanhaja et réussit à s'assurer la complicité d'un certain nombre de leurs chefs qui cherchaient depuis longtemps, semble-t-il, à trahir le marabout³. Puis il s'attaqua directement à la Zawwiya qui fut enlevée le 18 juin 1668 après le combat de Boṭn Er Rouman, et détruite de fond en comble⁴.

La disparition du centre de la puissance diluite sous les coups des Arabes, en partie causée par les divisions intérieures des Şanhaja, dut leur être particulièrement sensible. En tout cas, c'est à partir de ce moment que leur hostilité à l'égard de la nouvelle dynastie se déclara définitivement. Elle ne désarma plus et l'on peut croire qu'elle ne fut pas étrangère au choix que Moulay Ismaïl, le successeur de Moulay er Rechid, fit de Meknes comme capitale. Les historiens le montrent uniquement séduit par son site, mais la position de cette place forte en face du Moyen Atlas évoque naturellement celle de Marrakech au pied du Haut Atlas, à l'époque de sa fondation⁵.

En 1674, la révolte des Şanhaja se déclara ouvertement : ils refusèrent de payer l'impôt, massacrèrent les envoyés du sultan, puis se réfugièrent dans la montagne qui fut

1. Les Ait Wallal, qui font aujourd'hui partie des Ait Ndir, sont originaires des Ait'Aṭṭa du Sahara.

2. Es SLAWI, *loc. cit.*, p. 47.

ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 18.

3. EL OUFRAÏ, *loc. cit.*, p. 412.

4. Es SLAWI, *loc. cit.*, pp. 48-49.

ZAYYANI, *loc. cit.*, pp. 19-20.

MOUETTE, *loc. cit.*, pp. 29-30.

5. On sait que Marrakech fut fondée en 1062 par les Şanhaja almora-vides pour surveiller les débouchés de l'Atlas occidental ; cette partie de la chaîne en effet était habitée par leurs ennemis, les Berbères Maşmouda, qui devaient fonder ensuite la dynastie almohade.

mise en état de défense. Moulay Isma'ïl fut d'abord mis en échec par leurs 5.000 cavaliers et leurs 8.000 fantassins, puis réussit à les tourner et à leur infliger une défaite qui lui valut un important butin ¹.

Malgré cela, en 1677 ils se soulevèrent à nouveau à l'appel d'Aḥmed ben 'Abdallah, petit-fils de Moḥammed el Ḥajj qui, soutenu par les Turcs, était revenu d'exil en haute Moulouya au milieu de l'enthousiasme général et avait entrepris la reconstruction de la Zawwiya de Dila ; les Arabes des plaines, de Tadla au Sais, furent pillés par les Ṣanhaja et chassés de leurs terres et durent se retirer sous les murs de Fes, de Meknes et de Salé. Deux corps d'armée de chacun 4.000 hommes, envoyés contre eux, furent repoussés avec de lourdes pertes, le premier près de Meknes, le second près de la Qaṣba de Tadla, qui fut enlevée et démolie. « Dans la crainte que la plaie faite à la dynastie ne s'étendit² », Moulay Isma'ïl intervint alors lui-même et réussit à rétablir la situation au Tadla d'abord, puis dans le Moyen Atlas, grâce à son artillerie et à une manœuvre enveloppante du *guich* des Oudaya³.

Il passa l'été de 1678 en haute Moulouya pour y consolider les résultats obtenus, mais dut se remettre en campagne dès la fin de l'année pour faire face au Tafilelt à la rébellion de ses frères Moulay el Ḥarran, Moulay Ḥachem et Moulay Aḥmed, et de trois de ses cousins, soutenus par toute la confédération Ṣanhaja des Ait 'Aṭṭa et par des gens du Todgha et de la vallée du Dades ⁴. Le sultan enleva

1. MOUETTE, *loc. cit.*, pp. 78-79.

2. Es SLAWI, *loc. cit.*, p. 70.

3. Es SLAWI, *loc. cit.*

ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 27.

MOUETTE, *loc. cit.*, pp. 107-108, 110.

EL QADIRI, *Nachr el Mathani*, tr. MICHAUX-BELLAIRE, in *Archives Marocaines*, XXIV, p. 260.

4. Les Skoura, les Mgouna, les Imeghran, les Ait Dades proprement dits et les Ait Seddrat, toutes tribus qui s'échelonnent d'aval en amont le long de la vallée du Dades.

d'abord le Ferkla et le Gheris, puis le Todgha et le Dades, mais la plupart des habitants abandonnèrent leurs oasis et se réfugièrent au Jbel Saghro ; il les y suivit et leur livra là, le 3 février 1679, un combat assez dur où périrent le commandant des troupes, Mousa ben Aḥmed ben Yousef et 400 hommes du contingent de Fes ; il se borna alors à leur demander le libre passage sur leur territoire des gens du Tafilelt qui se rendraient à Marrakech et l'aide éventuelle de leurs contingents contre les chrétiens. On sait d'ailleurs que cette campagne faillit se terminer par un désastre, l'armée impériale ayant été surprise par une tempête de neige au col de Telwet et ayant dû abandonner ses bagages et le produit des impositions levées dans les oasis ¹.

Après ce demi-échec, Moulay Isma'il ne paraît pas être retourné chez les Ait 'Aṭṭa. Cependant leur puissance ne cessait pas de s'accroître ; alors, non seulement ils cherchèrent à prendre la place des Arabes dans la suzeraineté du Dra' et des oasis, mais encore leurs fractions sahariennes s'efforcèrent de progresser vers le nord, soit par la vallée du Dades, soit par celles du Gheris et du Ziz. Elles entrèrent ainsi en conflit avec d'autres Şanhaja qui s'y trouvaient déjà et qui se montraient peu soucieux de leur céder leurs conquêtes. Ceux-ci quittèrent la confédération ; ils se groupèrent avec quelques fractions Arabes, qui espéraient ainsi sauver leurs propriétés, autour de la tribu des Gerwan, alors dans la vallée du Ziz, et formèrent la confédération des Ait Yafelman, dont les 'Alawites se servirent, semble-t-il, pour contre-balancer la turbulence des Ait 'Aṭṭa ² et maintenir ainsi dans le sud un équilibre à peu près stable.

1. MOUETTE, *loc. cit.*, pp. 115-123 ; ES SLAWI, *loc. cit.*, pp. 79-80.

2. CNE CANAVY, *les Régions du haut Guir et de l'oued Haïber*, in *Bull. du Com. de l'Afr. française*, Renseign. Colon, 1908, p. 132.

LI PARLANGE, *Notes inédites sur le haut Ziz*.

La fondation de cette confédération est peut-être antérieure à celle de

Mais il restait à soumettre les tribus proprement montagnardes du Moyen Atlas et du Haut Atlas, l'ancien groupe des fidèles de Dila. Cette œuvre, constamment retardée par des révoltes à l'intérieur de l'empire ou par la guerre contre les chrétiens, exigea près de dix années d'efforts, entre 1683 et 1693. Avant de faire le récit des quatre grandes campagnes qui en marquèrent les étapes, il nous semble utile d'abord d'étudier rapidement les moyens et les méthodes utilisés par Moulay Isma'il.

L'organisation de l'armée dynastique fut sa première préoccupation. Déjà son prédécesseur avait remis sur pied le *guich* arabo-zénète des Chraga, et l'avait installé au nord de Fes ; Moulay Isma'il forma de même celui des Oudaya avec des gens du Sous qui avaient autrefois servi les Sa'adiens et avec des fractions Ma'qil du Sahara occidental. Les Khlot ¹ furent en outre désignés comme tribu makhzen.

Ces contingents formèrent seulement les troupes de seconde ligne : mieux que tout autre sultan, en effet, Moulay Isma'il paraît avoir compris son rôle « en marge des tribus » ; aussi s'efforça-t-il de créer une armée de

la dynastie 'alawite. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle se fit par scission de celle des Ait'Atta, sous l'égide des ancêtres du sultan actuel, mais ceux-ci pouvaient n'être encore que les « chorfa de Sijilmasa » et les protecteurs spirituels de la cité.

Les Ait Yatelman comprennent actuellement :

- les Ait Morghad ;
- les Ait Hadiddou ;
- les Ait Izdeg ;
- les Ait 'Aisa ;
- les Ait Yahya ;
- les Ait 'Ayyach ;
- les Ait Wafella ;
- les Arabes Sebbah ;
- les Arabes Ouled Khawa de la Moulouya ;
- les sédentaires de deux districts du Taflielt.

On leur rattache parfois aussi les Ait Seghrouchen, les Gerwan et les Ait Imour.

1. Les Khlot, Arabes Jochem amenés au Maroc par un sultan, furent installés dans le Gharb vers 1308.

métier solide et indépendante de ses alliances, liée à la dynastie par un lien plus fort que celui du sang, par le lien de l'esclavage. Ce fut là la base de l'institution de l'armée nègre des *'Abid el Bokhari*. Leur recrutement et celui de leurs femmes, menés de pair, furent d'abord effectués dans tout l'empire soit parmi les anciens esclaves des Sa'adiens, soit en tribu par voie d'achat ou de réquisition ; plus tard, à partir de 1688, ils furent entretenus uniquement par les enfants des premiers *'Abid* qui reçurent à cet effet une éducation et une instruction spéciales : à partir de l'âge de 10 ans, les garçons devenaient la propriété du sultan et étaient formés d'abord comme ouvriers, puis à partir de 14 ans comme enfants de troupe. A 16 ans, ayant appris à utiliser leurs armes, à conduire des mulets, à monter à cheval et à manœuvrer, ils étaient mariés à des négresses qui avaient été instruites dans les palais du souverain ; on les inscrivait alors sur les registres de l'armée et ils faisaient partie des combattants¹.

A la fin du règne, le corps des *'Abid* comptait 150.000 hommes, dont la moitié environ formait une sorte de réserve générale casernée à El Mħalla, au sud-est de Salé² ; c'était là que les jeunes recrues allaient rejoindre leur unité. Le reste était réparti par détachements d'au moins 100 hommes — soit seuls, soit doublant des fractions *guich* — dans les différentes capitales et aux chefs-lieux de province³ et dans les soixante-seize qaşbas (ou postes militaires), établies dans tout l'empire. Celles-ci

1. Es SLAWI, *loc. cit.*, pp. 54-56, 66-69, 74-78, 94-96, 120-121, 261 et sq.
ZAYYANI, *loc. cit.*, pp. 29-31.

2. Cette qaşba était située en bordure de la forêt, sur les bords de l'oued Tifelt, à 11 km. au sud de Mechra er Remla, gué du Bou Regreg. Abandonnée en 1746 par les *'Abid*, elle fut alors pillée par la tribu des Beni Ahsen du Gharb. Cf. SECTION SOCIOLOGIQUE DE LA DIRECTION DES AFFAIRES INDIGÈNES, *Villes et Tribus du Maroc : Rabat et sa région*, III, pp. 250-261, ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 110 ; Es SLAWI, *loc. cit.*, IX, p. 263.

3. Par exemple à Tétouan, à Mehedyā (*'Abid* du Sous), à Rabat, à Meknes (*guich* des Oudaya) et aux environs, à Oujeh *'Arous* (2.500 *'Abid*

défendaient les frontières¹ et gardaient les grandes voies de communication, servant alors parfois de caravansérails²; ou bien elles encerclaient le pays insoumis de plus en

qui constituaient, semble-t-il, la réserve du « front Šanhaja » et qui fournirent les garnisons de ce front au fur et à mesure de la construction des postes qui le jalonnaient) et à Jdida (100 cavaliers 'Abid), à Fes, à la qašba actuelle des Cherarda ou qašba du Khenis (500 cavaliers des *guich* Chraga) et aux environs, à Taza (2.500 'Abid), à Oujda (1.000 cavaliers arabes Zirara), à la qašba de Tadla (1.000 cavaliers), à Marrakech, à Taroudant (3.000 hommes), au Ternata sur le haut Dra' (probablement au qšar des Beni Zouli, où se trouvait le gouverneur de cette province avec 1.000 'Abid), au Tizimi, au nord du Tafilelt, résidence également d'un représentant du sultan, et à Figuig.

Les effectifs des garnisons, donnés ici et dans les notes suivantes, surtout d'après ZAYYANI et le *Kitab el Istiqša*, correspondent vraisemblablement à des effectifs maximum, affectés à chaque qašba au moment de sa création ou aux époques de crise.

1. C'était le groupe des qašbas du Maroc oriental, parmi lesquelles on peut citer: Reggada (500 cavaliers des Arabes Zirara) à 10 km. à l'est de Berkan (nord-ouest d'Oujda), El 'Ayyoun Sidi Mellouk (500 cavaliers Zirara) sur la piste d'Oujda à Taza, Selwen à 24 km. au sud de Melilla, et une autre qašba (500 cavaliers Zirara) dont le nom n'est pas connu et qui paraît être Cheraa (Cf. VOINOT, *Oudjda et l'Amalat*, p. 175); elles bloquaient le massif des Beni Snassen qui furent longtemps insoumis et pouvaient éventuellement faire face aux Turcs d'Algérie. Toutes se trouvaient placées sous les ordres du Caïd Aboulbiqa El 'Ayyachi bèn Ez Zwi'ar Ez Zirari, qui résidait à Oujda avec 1.000 cavaliers de sa tribu.

2. a) *Piste de Taza à Oujda*: Msoun (100 cavaliers des 'Abid), peut-être Gersif, Taourirt où Moulay Isma'il restaura l'ancienne qašba du Mérinide Abou Youssef Ya'qoub ben 'Abdelhaq (500 cavaliers 'Abid), El 'Ayyoun Sidi Mellouk (cf. note précédente) et El Gour (? — 100 cavaliers 'Abid). Ces qašbas pouvaient éventuellement doubler les précédentes face à l'est et dépendaient du caïd Moḥammed Er Rami qui résidait à Taza avec 2.500 'Abid.

b) *Piste de Meknes au Tafilelt*: Bou Fekran (sur la piste d'El Hajeb et qui n'est peut-être que postérieure à Moulay Isma'il), Azrou (1.000 cavaliers 'Abid) et 'Ain Leuh (500 cavaliers 'Abid), Tamayoust, au nord-est d'Itzer (400 cavaliers 'Abid). Dar Tma' au nord de Midelt, sur la rive gauche de la Moulouya, au carrefour de la route impériale Qšabi-Fes et de la piste Qšabi-Itzer (400 cavaliers 'Abid), Qšabi ech Chorfa (400 cavaliers 'Abid), Nzala, près du col de Talghemt, Qšar es Souq et la qašba du Tizimi, dont nous avons parlé plus haut.

c) *Piste de Meknes à Marrakech*: Agouray (à 25 km. au sud de Meknes), Ment, dont les ruines sont encore visibles à 6 km. environ au nord de Gelmous et de là sur Tadla; ou bien par Adekhsan, au sud-est de Khenifra, bâtie sur les ruines d'une ancienne forteresse almoravide (1.500 à 2.500 cavaliers des 'Abid des Doukkala), Dila, à quelques kilomètres de l'emplacement de la Zawwiya de Moḥammed el Ḥajj, tout contre le poste actuel des Ait Ishaq, au sud de Khenifra (1.500 à 2.500

plus étroitement, en suivant les progrès de la pacification¹. Les tribus qui avoisinaient ces postes étaient généralement tenues d'y apporter en nature le produit de leurs impôts pour l'entretien de la garnison et la nourriture des chevaux. Elles étaient rendues responsables de la

cavaliers 'Abid de Chawiya; les Ait Ishaq qui habitent aujourd'hui les environs de la qaşba de Dila passent tantôt pour les descendants de ces 'Abid, tantôt pour ceux d'une tribu *guich* dilaite), qaşba de Tadla (1.000 cavaliers), peut-être Zidanya, au sud-est de Tadla.

d) *Piste de Meknes à Fes* : Mehdouma, à 25 km. environ de Meknes (100 cavaliers 'Abid).

e) *Piste de Marrakech à Taroudant*, où Moulay Ismaïl paraît avoir utilisé presque uniquement les anciennes qaşbas sa'adiennes : Frouga, près du Souq el Had de Gemassa, à l'ouest de l'oued Nfis, Qahera, construite en 1353 par le mérinide Abou Einan au débouché en plaine de l'oued Chichawa, Imi n Tanout à l'entrée de la piste en montagne (2.500 cavaliers 'Abid), Ben Takmous, au sud du Tizi Ma'chou, Ameskrout à l'entrée du Sous.

f) *Piste de Fes au Tafilet* : Cette piste qui fut un peu délaissée, semble-t-il, à cette époque au moins par les expéditions militaires, et qui passait par Sefrou, Annoser, le col de Resifa et Enjil, ne paraît pas avoir été jalonnée de qaşbas : on sait que les Ait Yousi furent probablement amenés du Tafilet dans cette région par Moulay Ismaïl pour la garder (Cf. REISSER et BACHELOT, *Notice sur le cercle de Sefrou*, in *Bull. de la Soc. de Géog. du Maroc*, février 1918, p. 38). Elle était d'ailleurs protégée de part et d'autre par certaines des qaşbas que nous avons nommées et par celles d'Alil à 12 km. au nord-est de Timhadit (400 cavaliers), du Gigou (probablement Almis), de Skoura (près du poste actuel de ce nom, 400 cavaliers) et du Tichoukt (400 cavaliers).

g) *Piste de Marrakech au Tafilet* : Un passage du *Kilab el Istiqşa* (t. X, p. 45), permet de croire qu'une partie au moins de cette piste était protégée par des postes. Il faut sans doute compter parmi ceux-ci le qşar de Meggaman de l'oasis du Gheris, qui passe pour avoir eu une garnison makhzen et où se trouveraient encore deux canons.

Parmi les qaşbas du xvii^e siècle, on peut citer encore Bou La'wan, dans la basse vallée de l'Oum er Rbi', Settat, au sud de Casablanca, que le sultan avait fait construire pour permettre le repos de son harem lors de ses voyages à Marrakech, et peut-être aussi Temara, à 12 km. de Rabat.

1. *Front des montagnes de Taza* : cf. note précédente sur les qaşbas protégeant la piste de Fes au Tafilet.

Front des Beni Snassen (région d'Oujda) : cf. p. 25, n. 3.

Front du Tadla et de la haute Moulouya : outre les qaşbas précédemment nommées, les chroniques et les traditions indigènes permettent de citer Rbat, Dai et Fom Houdi, au sud-ouest de Beni Mellal, Beni Mellal même, dite aussi qaşba d'Ibn el Kouch (500 cavaliers), Wawizeght, Fichtala, au sud du poste actuel de Taghzirt, peut-être Zawwiya ech Chikh à une trentaine de kilomètres à l'est de Tadla, Tinteghalin, entre le poste

sécurité des pistes sous le contrôle des commandants de poste, qui prenaient des sanctions contre elles en cas de faute.

Les qasbas construites en bordure de la montagne dominaient les centres économiques et assuraient le blocus des fractions récalcitrantes en leur interdisant de cultiver en plaine et d'y faire paître leurs troupeaux et en arrêtant tout ravitaillement de l'extérieur. Leurs garnisons harcelaient constamment les habitants jusqu'à ce qu'ils vinsent à composition, soit d'eux-mêmes, soit à la suite d'une colonne expéditionnaire, à laquelle une partie de l'armée prenait part. Au moment de leur soumission, ils devaient livrer leurs armes et leurs chevaux. Le *Kitab el Istiqşa* affirme qu'en 1693, « le sultan n'avait laissé à aucune tribu du Maghreb ni chevaux ni armes. Seuls en possédaient les 'Abid, les Oudaya, les Ait Imour ¹ et les Rifains qui faisaient la guerre sainte à Ceuta ² ». Parfois on dispensait d'impôts les nouveaux soumis et on leur confiait les troupeaux du sultan qu'ils devaient faire paître et soigner et dont ils devaient fournir périodiquement les produits; c'était un moyen de conserver le contact avec eux³.

Cette politique à la fois énergique et prudente fut complétée, aux dires du ms. de Si Brahim Naşiri, par la couverture du pays soumis à l'aide de tribus amenées du sud

actuel des Ait Işhaq et celui de Qebbab, Qşar Beni Mţir, probablement vers Aghbalou n Seghdan en haute Moulouya (400 cavaliers) et Midelt ou Outat Ait Izdeg (400 cavaliers).

Il est possible que les marabouts de Dila aient fait construire eux aussi des qasbas pour la protection de leur territoire (cf. EL QADIRI, *loc. cit.*, pp. 53-54).

1. Tribu Şanhaja devenue tribu *guich* sous Moulay Isma'il. Cf. ms. de Si Brahim Naşiri.

2. On sait les critiques respectueuses formulées à ce sujet par les Oulema, en particulier par le Chikh el Yousi (Es SLAWI, *loc. cit.*, IX, pp. 109-119). M. MICHAUX-BELLAIRE (*loc. cit.*, pp. 30-31) met en doute les dires de l'auteur de l'*Istiqşa* et pense qu'à la suite des observations du Chikh el Yousi, le désarmement du Maghreb ne fut pas entièrement réalisé.

3. Es SLAWI, *loc. cit.*, p. 88.

en bordure du Moyen Atlas ¹. On sait que de tout temps les sultans ont déplacé les tribus turbulentes d'un bout à l'autre de l'Empire pour éviter la contagion de leurs révoltes périodiques, et Moulay Ismaïl paraît avoir largement usé de cette méthode de commandement. Mais il semble qu'il l'ait appliquée ici d'une façon tout à fait nouvelle : allant au-devant des migrations périodiques des Sahariens sur le versant nord, il les disciplina pour les utiliser à ses fins ; c'est en pays insoumis que, directement ou par l'intermédiaire d'un marabout gagné à sa cause, il alla chercher des nouveaux alliés. De là il les répartit en long cordon au voisinage de ses avant-postes depuis le sud-ouest de Beni-Mellal jusqu'à la haute Moulouya et, après les avoir dispensés de tout impôt, il les chargea de doubler le rôle défensif de ses garnisons. Ce fait, qui n'est cité par aucun autre texte, ne paraît pas niabile : les fractions nommées sont encore aujourd'hui toutes en place et plusieurs d'entre elles ont conservé le souvenir de cette migration.

Ayant ainsi assuré pleinement la sécurité de l'Empire, ayant forgé son instrument de conquête, ayant préparé la réduction des derniers Şanhaja indépendants par le blocus méthodique de leurs montagnes, Moulay Ismaïl put envisager contre eux des opérations décisives. Son programme d'action, il faut le remarquer, fut à peu près celui que devait adopter deux cents ans plus tard le Maréchal Lyautey.

Après la campagne du Caïd ben Yaḥya sur la haute Moulouya et sur l'oued el 'Abid en 1680 ², campagne sur laquelle nous avons peu de renseignements, le sultan, à la suite des brigandages effectués par les Şanhaja Ait Idrasen ³ dans la plaine du Sais, entre Meknes et Fes,

1. Les dires du ms. de Si Brahim Naşiri sont à rapprocher des traditions des Ait Yousi citées plus haut (p. 27, note 2, § f).

2. MOUETTE, *loc. cit.*, p. 140.

3. Les Ait Idrasen sont cités au XII^e siècle par le *Kitab el Ansab* (in E. LEVI-PROVENÇAL, *Documents inédits d'histoire almohade*, p. 68), parmi les

pénétra dans le Moyen Atlas oriental par Azrou et gagna à la fin de l'été 1683 la haute Moulouya. Séparant en deux le bloc des montagnards insoumis, il s'ouvrit ainsi la piste de Meknes au Tafilelt. Les Berbères s'enfuirent dans le Haut Atlas, au voisinage du Jbel 'Ayyachi, suivis par le sultan qui se contenta de demeurer en Moulouya jusqu'à l'achèvement des deux postes d'Ain Leuh et d'Azrou, où il laissa 1.500 cavaliers. Harcelés par ceux-ci, les Ait Idrasen ne tardèrent pas à offrir leur soumission et livrèrent leurs armes et leurs chevaux ¹. Cette expédition fut complétée par celle de 1684-1685 au cours de laquelle Moulay Isma'il étendit son action vers le nord-est. Là encore les Berbères gagnèrent en partie le Haut Atlas et en partie les hautes vallées du pays actuel des Ait Warain au sud de Taza. Deux groupes de postes furent édifiés en face de ces montagnes : le premier comprenant ceux d'Alil, du Gigou, de Skoura, de Tichoukt, l'autre ceux de Qşabi, de Midelt, de Qşar Beni Mţir, de Tamayoust et de DarTma'. Chacun de ces postes reçut une garnison de 400 cavaliers et l'action des 'Abid obtint de part et d'autre les mêmes résultats que chez les Ait Idrasen ².

Şanhaja du midi et devaient habiter alors sur le versant sud de l'Atlas dans la région du Gheris. A l'époque de Moulay Isma'il, ils occupaient la partie du Moyen Atlas comprise entre la haute Moulouya et les environs de Sefrou. Ils englobaient, croit-on (AUBES, *Recherches historiques sur les Berbères de la région de Meknès. Les Ait Idrasen*, notes inédites) : les Ait Sadden, les Ait Wafella, les Ait Wallal, les Ait Imour, les Mejjal, les Ait 'Ayyach, les Imelwan, les Ait Nđir et peut-être les Ait Yousi et les Ait Seghrouchen. Toutes ces tribus se dispersèrent ou se rattachèrent à d'autres confédérations à la suite des défaites que leur infligèrent les Şanhaja Ait Oumalou et Gerwan, sous le règne de Moulay Sliman (1792-1822). On retrouve aujourd'hui leur nom chez les Ait Alaham des Ait Warain (*Notice sur les Beni Alaham*, in *Bull. de la Soc. de Géog. du Maroc*, 2^e tr. 1:22, p. 43) et chez les Ait Seghrouchen dits de Sidi 'Ali (REISSER et BACHELOT, *loc. cit.*, p. 47). C'est de cette dernière fraction que les marabouts Amhaouch sont originaires ; le nom des Ait Idrasen leur a permis, dit-on, de donner une apparence de vraisemblance à leurs prétentions idrisites.

1. ES SLAWI, *loc. cit.*, pp. 87-88.

ZAYYANI, *loc. cit.*, pp. 37-38.

2. ES SLAWI, *loc. cit.*, p. 90 ; ZAYYANI, *loc. cit.*, pp. 38-39.

En 1687-1688, utilisant la haine traditionnelle des tribus nouvellement soumises contre celles du Moyen Atlas occidental, il élargit ses gains vers cette partie de la chaîne et se porta directement cette fois sur le gros bloc Şanhaja : les Zemmour et les Beni Hakem ¹, qui se trouvaient alors au sud et au sud-est de leur emplacement actuel, puis le sultan entreprit la construction ou la reconstruction des qaşbas d'Adekhsan, de Ment, de Dila, de Tadla et de Beni Mellal et les garnit d'Abid à qui il confia le soin d'assurer le blocus des Şanhaja Ait Oumalou ².

Enfin en 1692-1693, ces mesures étant demeurées sans effet, il entreprit la conquête du Moyen et du Haut Atlas. Les Şanhaja qui peuplaient ces chaînes comprenaient, sur le versant nord, les Ait Oumalou et spécialement les Ait Seri³ qui, descendant des hautes vallées, venaient de s'em-

1. Les Zemmour vivent aujourd'hui entre Meknes et Rabat. Les Beni Hakem font maintenant partie des Zemmour.

2. Es SLAWI, *loc. cit.*, p. 93.

ZAYYANI, *loc. cit.*, pp. 41-42.

On entend par Ait Oumalou, ou « gens de l'ombre », tout un groupe de tribus Şanhaja (Amalou, leur ancêtre éponyme, serait un descendant de Şanhaj, d'après ZAYYANI), qui habitent le Moyen Atlas et les plateaux qui séparent cette chaîne de la plaine du Sais : les Zayyan, les Ait Işaq, les Ichqern, les Ait Işand, les Ait Seri et les Ait Sokhman. Ils sont déjà placés au xix^e siècle aux environs de Beni Mellal par EDRIŞI (*Géographie*, tr. JAUBERT, I, p. 221). Nous avons dit qu'ils s'opposaient traditionnellement aux Ait Idrasen.

3. Les Ait Seri ou Isri comprennent quatre tribus : les Ait Oum el Bekht, les Ait Wirrah, les Ait Moşand et les Ait 'Abdellouli, qui habitent le Moyen Atlas et la partie méridionale de la plaine de Tadla, sensiblement entre l'Oum er Rbi' et l'oued el 'Abid et entre le cours du Waoudrent et celui de l'Asif Waoumana.

Ce sont des Şanhaja eux aussi ; d'après les traditions de la montagne (Cf. Cdt TARRIT, *les Ait Seri*, inédit), ils comprenaient seulement à l'origine les Ait 'Abdellouli, qui émigrèrent des environs du Tafilet, où ils habitaient, jusque dans l'Asif Wanergi, sous-affluent de l'oued el 'Abid. De là, ils poussèrent vers le xvii^e siècle en direction du nord. Le *guich* Ait Imour les arrêta d'abord, puis, s'étant révolté contre le sultan, il leur livra le passage et gagna la plaine de Tadla, tandis que les Ait Seri repoussaient les Ait Ndir et les Gerwan qui s'enfuirent en direction de Meknes. Au cours de cette migration, les Ait Seri s'adjoignirent les Ait

parer du *dir*¹ ; sur le versant sud, ils formaient la confédération des Ait Yafelman². C'était en quelque sorte le réduit de l'indépendance berbère ; on conçoit dès lors que Moulay Isma'il et ses historiens après lui aient voulu donner à cet assaut une sorte de solennité. Comme s'il ne devait pas revenir de l'expédition, le sultan répartit le commandement des provinces entre ses enfants, confiant Meknes, la capitale, au plus brave d'entre eux. Puis toutes les tribus qui devaient prendre part à l'expédition furent convoquées et l'artillerie, « canons, mortiers, balistes et autres machines de siège », fut envoyée en avant, trainée par des esclaves chrétiens, jusqu'en haute Moulouya, à Qşar Beni Mţir, par la route d'Alil. L'armée en grande partie rassemblée à Adekhsan fut répartie en trois corps : le pacha Mşahel avec 25.000 fantassins reçut la mission de marcher de Tadla sur l'oued el 'Abid, probablement par Wawizeght, afin de tourner les Ait Seri ; le caïd 'Ali ou Barka avec les Ait Imour et le reste des Ait Idrasen soumis dix ans auparavant devait occuper Tinteghalin³ à la charnière du front, enfin 'Ali ou Ichcho Aqebli, caïd des Zemmour et des Beni Hakem, alla concentrer ses tribus à 'Ain Chwa'⁴ sur la haute Moulouya ;

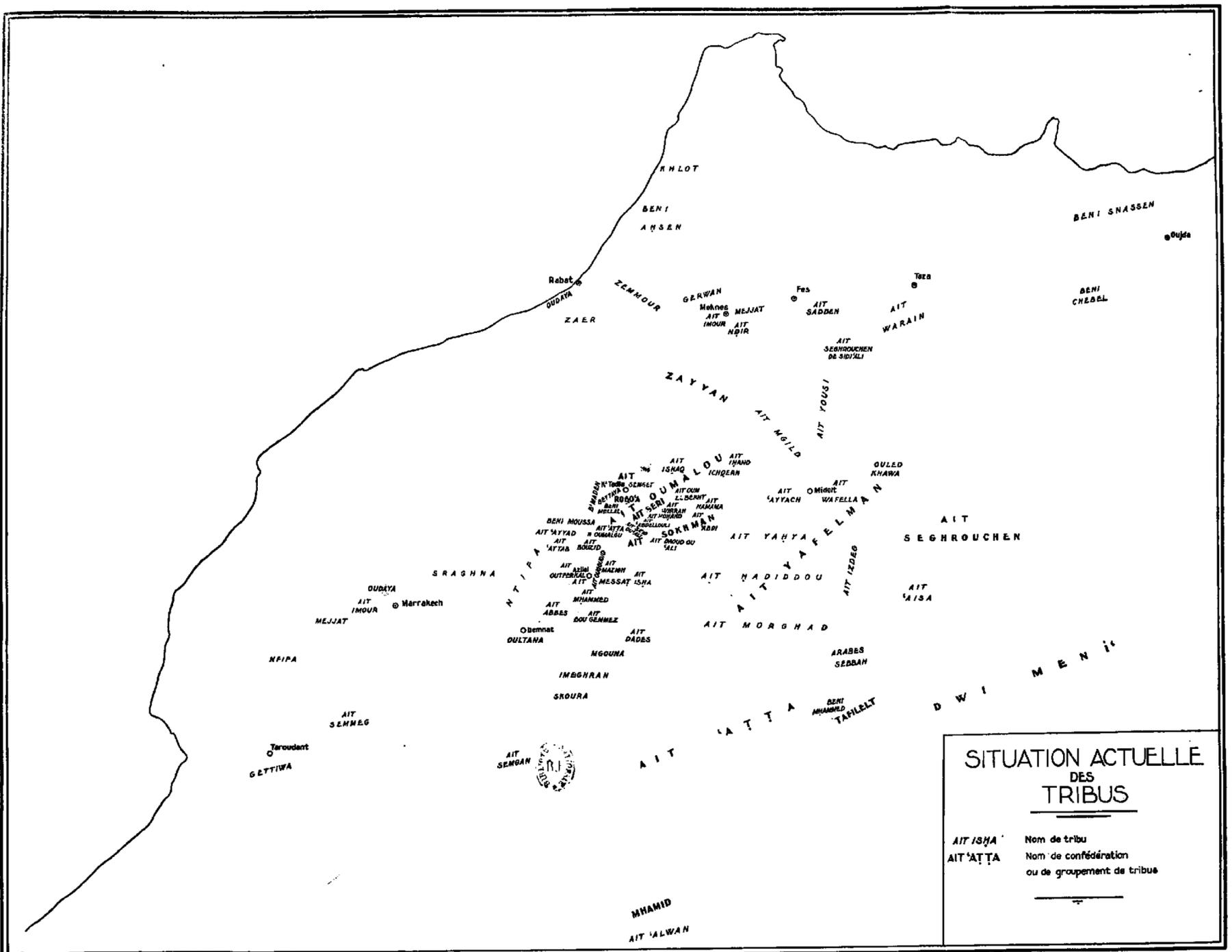
Mohand, détachés des Ait Mhammed du sud d'Azilal, et les Gettaya, fraction des Gettiwa du Sous (au sud de Taroudant), venue dans l'Atlas central par la région de Demnat, où elle laissa une colonie (chez les Oullana). Plus tard les Gettaya abandonnèrent la confédération en s'installant près de l'Oum er Rbi', où ils sont encore ; ils furent remplacés chez les Ait Seri par les Ait Wirrah, vraisemblablement d'origine Ait Sokhman, et les Ait Oum el Bekht, d'origines diverses. A une époque inconnue, un groupe Ait Seri s'étendit vers l'ouest et contribua à former dans la région d'Azilal les tribus des Ait 'Abbes, des Ait Mazigh, des Ait Ougoudid, des Ait Bouzid et des Ait 'Attab.

1. C'est-à-dire des dernières crêtes avant la plaine.

2. Cf. p. 23, note 2 et p. 24, note.

3. Près de l'emplacement actuel du poste du même nom, entre les Ait Işhaq et Qebbab.

4. Le nom de cette source doit être à rapprocher de celui de Talat Ouchwa'ou, un des ruisseaux qui forment l'Agersif, affluent de gauche de la Moulouya, au nord du poste actuel de Bou Miya.



il disposait en outre, semble-t-il, de toute l'artillerie et il devait être rejoint par les contingents du versant sud, fournis par les gens des oasis du Todgha, du Gheris et du Ferkla, et par les Sebbah¹. L'attaque simultanée et convergente des trois colonnes suivit immédiatement une nuit entière de préparation d'artillerie. Si l'on en croit les chroniqueurs et les traditions, les Berbères, terrorisés par le bombardement, furent écrasés et l'armée en fit un véritable massacre. Es Slawi², après Zayyani³ parle de 12.000 têtes coupées avec un butin de 10.000 chevaux et de 30.000 fusils. Mercier⁴ rapporte que les conditions de la soumission des Ait Oumalou furent la fourniture de 10.000 cavaliers équipés et de 80.000 moutons par fraction.

Après cette victoire, 'Ali ben Ichcho avec 10.000 cavaliers fut détaché contre les Gerwan⁵, qui s'étaient rendus

1. Les Arabes Sebbah sont des Ma'qil, rattachés à la confédération des Ait Yafelman, qui habitent le Tafilet et les oasis voisines (Jorf, Fezna, Tizimi).

2. *Loc. cit.*, pp. 105-107 et 109.

3. *Loc. cit.*, pp. 44-45.

4. *Sijilmasa selon les auteurs anciens*, in *Revue Africaine*, 1867, p. 282.

5. Les Gerwan ou Igerwan sont des Şanhaja qui habitent aujourd'hui au nord-ouest, à l'ouest et au sud-ouest de Meknès. Ils sont peut-être d'origine Ait 'Aţa et ont formé le noyau des Ait Yafelman, lors de la fondation de cette confédération. On prétend qu'ils vivaient autrefois dans le Jbel Saghro ; il est certain en tout cas qu'ils étaient sur le Ziz en 169 (Cf. ZAYYANI et Es SLAWI, *loc. cit.*); un qşar y porte encore leur nom d'ailleurs (OUSTRY, *Notes sur le haut Ziz*, in *Bull. de la Soc. de Géog. et d'Archéol. d'Oran*, 1910, p. 70). Vers 1735, ils étaient encore dans le sud, puisqu'ils prirent part à une expédition saharienne, qui les entraîna jusqu'au Touat (A.-G.-P. MARTIN, *Quatre siècles d'histoire marocaine*, p. 91). C'est quelques années plus tard, sans doute, qu'ils émigrèrent dans le Moyen Atlas, dans la haute vallée du Gigou et dans le Tigrigra, où ils s'incorporèrent vraisemblablement des fractions Ichqern (Ait Lhasen) et Ait Mgild (Ait 'Aisa Haddi) et où ils laissèrent plus tard une colonie (les Igelwan des Ait Yousi); là leurs victoires sur les tribus voisines, en particulier sur les Ait Idrasen, en firent, sous le règne de Sidi Moĥammed ben 'Abdallah, la « tribu berbère la plus puissante en cavaliers et en fantassins » (Es SLAWI, *loc. cit.*, IX, p. 365), enfin vers 1803 ils s'emparèrent des terres de leurs ennemis Ait Idrasen aux environs de Meknes et s'y installèrent définitivement.

Dans leur migration vers le Nord, ils semblent avoir entraîné avec eux une fraction de la tribu des Ait Wallal (Ait 'Aţa). On trouve la trace de

coupables d'actes de brigandage dans la vallée du Ziz, sur la piste du Tafilelt, et qui eux aussi fournirent 10.000 têtes aux remparts des capitales¹. Les vaincus ayant été désarmés, 'Ali ou Barka fut installé définitivement à Tingeghalin avec ses frères les Ait Imour, qui reçurent 1.000 chevaux et 1.000 fusils pour maintenir les montagnards sous le joug. Le commandement de l'Atlas fut organisé par tribu et 'Ali ben Ichcho en devint le chef suprême. « Cette expédition, dit Zayyani², fut la dernière de celles entreprises par Moulay Isma'il. Ce prince avait consacré vingt-quatre années de son règne à pacifier le Maghreb et à combattre les populations insoumises ou révoltées contre son autorité. Durant ce long espace de temps, il n'avait pas passé sans interruption une année entière dans son palais. »

Il mourut en 1727 et ces résultats ne lui survécurent pas. Trop de forces longtemps contenues avaient été libérées sans doute, des forces trop profondes surtout, qui allaient bien au delà de l'instinct de pillage ou de la soif de conquête : toutes les tribus Berbères Şanhaja, enfin délivrées de la domination arabe, se remirent en marche alors, unies par un passé qui renaissait inconsciemment en elles³. Dès la disparition du grand sultan, elles achetèrent des armes et des chevaux et assiégèrent les qasbas⁴, puis elles reprirent leurs migrations. Désormais,

cette dernière dans le Ziz et dans le Tigrigra et ils forment aujourd'hui, près des Gerwan, une fraction des Ait Ndir (Cf. ABES, *Monographie d'une tribu berbère : les Ait Ndir*, in *Archives Berbères*, 1917).!

1. ZAYYANI, *loc. cit.*, p. 45.

Es SLAWI, *loc. cit.*, p. 119.

2. *Loc. cit.*, p. 46.

3. A la fin du XIX^e siècle, Es SLAWI (*loc. cit.*, p. 370) ira jusqu'à parler de « patriotisme berbère ». Cf. MICHAUX-BELLAIRE, *l'Organisme marocain*, in *Rev. du Monde musulman*, IX, p. 38, n. 1.

4. Es SLAWI, *loc. cit.*, IX, p. 262. C'est à peu près l'époque où ABOU RAS (*Voyages extraordinaires et nouvelles agréables*, tr. ARNAUD, in *Rev. Afr.*, 1879, p. 543) écrit d'eux : « Leurs plus puissantes tribus dans le Moghreb habitent les montagnes qui dominant Tadla. »

les expéditions des 'Alawites auront des échecs chaque fois qu'elles pénétreront dans leurs montagnes ¹.

Dans l'anarchie qui maintenant règne en maîtresse dans tout le Maroc, les Şanhaja deviennent avec les 'Abid et contre eux les arbitres des destinées de l'Empire, faisant et défaisant à leur guise les souverains. Finalement, après le règne autoritaire de Sidi Moḥammed ben 'Abdallah, leur mouvement « contre quiconque parlait arabe au Maghreb ² » se synthétise en la personne d'un nouveau marabout, Boubeker Amhaouch, dont les fidèles infligèrent une sanglante défaite à Moulay Sliman, qui fut un moment leur prisonnier (1821) ³. Peut-être auraient-ils pu avec ce marabout renouveler dans de meilleures conditions l'expérience des Dilaites. Amhaouch ne paraît pas y avoir songé, pour lui du moins; il dirigeait d'ailleurs une guerre de races beaucoup plus qu'une rébellion contre un pouvoir central. Tout au plus les Şanhaja tentèrent-ils vers 1820 d'avoir en Moulay Brahim ben Yazid un souverain qui fût leur obligé, mais sa proclamation n'eut pas de suite ⁴. Avec la victoire, les vieilles querelles un moment délaissées reparurent entre les tribus et furent souvent utilisées avec succès par les sultans; les Ait Idrasen se heurtèrent aux Gerwan, puis aux Ait Oumalou, les Ait 'Atta aux Ait Yafelman et plus tard Moḥa ou Hammou le Zayyani, à Sidi 'Ali Amhaouch, le descendant de Boubeker. Elles permirent à l'énergie de Moulay Ḥasan (1873-1894) de contenir les Şanhaja; toutefois, lors de notre

1. ZAYYANI, *loc. cit.*, pp. 73-74, 76-77, 85.

Es SLAWI, *loc. cit.*, pp. 186-187, 192-193, 198.

2. Es SLAWI, *loc. cit.*, X, p. 56. Déjà, à la fin du xvii^e siècle, MOUETTE (*loc. cit.*, p. 166), avait écrit: « Ils ne se peuvent accorder avec les Arabes que lorsqu'il faut combattre les chrétiens. »

3. Le respect dont il fut l'objet de la part des Berbères, en sa qualité de chérif, montre que leur hostilité allait beaucoup plus aux Arabes qu'au pouvoir central. On voit là encore à quel point le souverain est constamment en marge de l'histoire des tribus.

4. Es SLAWI, *loc. cit.*, X, pp. 72-73.

débarquement au Maroc sous le règne de ses successeurs, ils étaient à nouveau aux portes de Rabat, de Meknes et de Fes ; et ce sont eux qui constituent actuellement encore la majorité des insoumis.